

Orientalisme savant et stratégie romanesque dans l'espion turc de J. P. Marana

Abdellah Jarhnine

Laboratoire de Littérature générale et comparée Imaginaires, textes et cultures
ajarhnine@hotmail.fr

Résumé

La question de la langue ne s'est jamais posée avec autant d'insistance comme elle l'a été dans l'*Espion du Grand Seigneur* de Marana (1684). Écrit d'abord en italien, le roman a été vite traduit en d'autres langues européennes et notamment en français et la traduction avait fini par déclasser la version originale. Mais la question de la langue vaut au roman une place dans l'imaginaire entre deux lorsqu'elle devient partie prenante dans l'intrigue du roman. Le but de cette communication est de démontrer comment à une époque où le classicisme connaissait ses heures de gloire, Marana choisit de renouer avec la définition la plus médiévale du roman. L'*Espion turc* serait donc la mise en langue romane d'une correspondance rédigée en arabe. Ce contact entre deux langues opposées ne cessera pas d'avoir un impact sur la langue du roman publié. La réminiscence de ces origines supposées dans le texte final nécessitait la conception d'une rhétorique nouvelle où la langue participe des deux langues à la fois.

MOTS-CLES : Langue, entre deux, stratégies romanesques.

Abstract

The question of language has never been as insistent as it was in "l'*Espion du Grand Seigneur* » of John Paul Marana (1684). Written first in Italian, the novel was quickly translated into other European languages and in particular into French and the translation had ended up downgrading the original version. However, the question of language is worth the novel a place in the imaginary between two when it becomes part of the plot of the novel. The purpose of this paper is to demonstrate how, at a time when classicism knew its hours of glory, Marana chose to reconnect with the most medieval definition of the novel. The Turkish Spy would therefore be the translation into the Romance language of a correspondence written in Arabic. This contact between two opposing languages will not cease to have an impact on the language of the published novel. The reminiscence of these supposed origins in the final text required the conception of a new rhetoric in which the language participates in both languages at once.

KEYWORDS: Language, between the two, novel strategies.

Le fond des manuscrits orientaux de la BNF témoigne du statut privilégié dont jouissaient les langues orientales pendant la seconde moitié du XVII^e Siècle. Alors que les controverses religieuses gagnaient en intensité, on espérait y trouver des preuves susceptibles de confirmer le Catholicisme romain dans le rôle de *garant de la Foi*. Le mobile était donc d'abord religieux. L'Orient, n'est-il pas le Berceau du Christianisme ? C'était donc dans les manuscrits de ses vieux Monastères qu'il fallait chercher les vestiges de la première Eglise. Or, puisque le but n'était pas de chercher du *Nouveau*, mais de permettre aux convictions communément admises de mieux résister aux assauts des sceptiques, des spécialistes versés dans ces langues veillaient préalablement à en vérifier le contenu.

Les érudits, écrit Henry Laurens à propos de ce nouveau statut des langues, étendent l'humanisme de la Renaissance aux littératures orientales qui se trouvent ainsi à la conjonction des études religieuses (bibliques et patristiques) et de l'héritage gréco-romain. Les premiers orientalistes français se trouvent d'abord sous la protection des «Grands» du Royaume, un cardinal de Mazarin, un Nicolas Fouquet, avant de passer sous la protection exclusive du roi. (Laures, 2004, p. 103)

Une tâche était désormais assignée à l'homme de Lettres : les embûches dont était semé cet apprentissage obligeaient celui qui en venait à bout de faire profiter les autres des fruits de ses veillées. En glorifiant le rôle de Barthélémy d'Herbelot dans la vulgarisation du savoir, Antoine Galland note :

[...] M. d'Herbelot apprit ce qui jusques alors avoit esté caché aux européens. Mais il ne voulut pas profiter lui seul de toutes les rares découvertes qu'il avoit faites, et pour rendre compte au public et à la postérité du bon employ qu'il avoit fait de son temps, il résolut de leur en faire part. (Barthélémy d'Herbelot, 1777, p. 7)

On refuse désormais de mettre une vérité en continuel devenir au crédit d'une civilisation particulière. Pour permettre à la connaissance de continuer sa mission indépendamment de la langue dans laquelle elle a été avancée, il fallait que les civilisations acceptent d'échanger leur savoir-faire par le biais de la traduction. Mais cette collaboration était rarement accompagnée par de bonnes intentions. En vantant toujours les mérites de cette *Bibliothèque*, le préfacier prédit que :

Ceux qui font une étude particulière de l'Histoire, observeront que l'Histoire générale, telle que nous l'avons, en y comprenant l'Histoire sainte avec la profane, a été jusques à présent défectueuse, en ce que celle-ci dont nous parlons, qui en fait partie, lui manquait. A l'égard de l'Histoire sainte, ne sauraient-ils pas bon gré à Monsieur d'Herbelot, de leur avoir procuré des connoissances de ce que les Mahométans en croient ? Car, soit que leurs traditions soient fausses ou qu'elles soient véritables, il est toujours très-agréable de les connoître, et l'on peut encore en tirer de l'utilité pour disputer avec eux touchant leur Religion, étant nécessaire en cette rencontre, de connoître le fort et le faible d'un adversaire. (Barthélémy d'Herbelot, 1777, p. VIII)

Les découvertes qui renforçaient la certitude et consolidaient la tradition étaient seules retenues. Mais ce pacte si bien observé dans des œuvres orthodoxes, sera aussitôt bafoué par des philosophes, peu scrupuleux sur le chapitre de la croyance, et la vérité découverte fatale à ce même édifice qu'Herbelot désirait fortifier. La stratégie du *Manuscrit trouvé* montre l'insuffisance des bonnes intentions dans la défense d'une cause. Les romanciers des Lumières empruntaient les démarches des orientalistes mais pour bousculer cette même tradition qu'en bon chrétien Herbelot cherchait à renforcer. Des préfaces, soigneusement élaborées à cet effet, exposaient toutes les étapes traversées par un manuscrit, laissé par mégarde dans le coin d'une chambre ou légué par un voyageur de passage en France, avant que le lecteur non versé dans les langues étrangères puisse en tirer profit. Semblablement à l'orientaliste, le romancier prétend mettre, dans un contexte où la fiction est le maître-mot, ses *rare découvertes* à la disposition des philosophes et des honnêtes-gens. Les préfaces apocryphes rappellent dans le *Roman épistolaire pseudo-oriental* l'implication du romancier dans la transmission d'un savoir¹². Le roman rivalise avec l'histoire en prétendant être plus crédible et avec l'orientalisme en tant que science en faisant valoir une érudition du même acabit. Le traducteur réel ou fictif voit dans le contenu d'un manuscrit étranger auquel il fait changer de langue une sérieuse alternative pour l'historiographie officielle. Les philosophes tournent ainsi le dos aux conditions posées par Antoine

¹² Lorsque j'entrepris la traduction des *Lettres juives*, j'entrevis une partie des inconvénients, qu'il y avait à les rendre publiques, et je n'eusse jamais consenti à me dessaisir du *Manuscrit*, si mes amis ne m'eussent reproché de vouloir priver les philosophes et les honnêtes-gens de la lecture d'un ouvrage qui pourrait les amuser. Jean Boyer Marquis d'Argens : *Lettres juives ou correspondance philosophique, historique et critique entre un Juif voyageur en différens états de l'Europe et ses correspondans en divers endroits*, tome premier, Préface du traducteur, nouvelle édition, La Haye, chez Pierre Paupie, 1554, p. XX.

Galland. Les controverses religieuses englobent dangereusement cette même vérité que des savants de la trempe de d'Herbelot désiraient si fermement épargner. La controverse visait au 18^e siècle à montrer les limites des vérités occidentales mais veillait en même temps à ne pas accréditer plus qu'il n'en faut la version de l'autre.

L'essentiel n'est pas de rendre le contenu d'un texte pour en détacher la certitude, mais d'inventer une langue source qui répond plus au souci de la vraisemblance qu'à celui de la vérité historique. Si un recoupement entre les thèses avancées dans la *Bibliothèque orientale* et les manuscrits qui en avaient inspiré telle ou telle entrée permet de suivre l'auteur dans ses démarches, il est difficile en retour de remonter aux sources d'un roman où la présence de l'Autre ne sert qu'à en atténuer l'audace philosophique. Il n'y a pas que de la fiction dans ce que le préfacier avance. La somme de connaissances exposées dans les *Lettres persanes* rappelle que ce contact entre les langues voulu par les romanciers ne tient pas uniquement à la fiction. Même si ses connaissances ne sont pas comparables à celles d'Herbelot, Montesquieu se sert de ces mêmes vérités que la *Bibliothèque orientale* met à sa disposition mais pour les retourner contre les valeurs que les orientalistes entendaient renforcer. Les romanciers tablent sur la présence de ces traces étrangères pour assurer à leurs écrits un semblant d'exotisme et rappeler en même temps que les faits rapportés dans l'œuvre ne leur sont pas étrangers. Le travail final débouche sur une œuvre qui participe des deux langues à la fois. Le traducteur fictif résume ainsi les interventions nécessitées par l'édition de l'ouvrage :

J'ai soulagé le lecteur du langage asiatique autant que je l'ai pu [...] Mais ce n'est pas tout ce que j'ai fait pour lui. J'ai retranché les longs compliments, dont les orientaux ne sont pas moins prodiges que nous, et j'ai passé un nombre infini de ces minuties qui ont tant de peine à soutenir le grand jour, et qui doivent toujours mourir entre deux amis. (Montesquieu, 1975)

L'aveu de n'avoir *soulagé le lecteur qu'autant qu'il a pu du langage asiatique* laisse présumer qu'en préservant certaines expressions du même genre, il installe le texte entre deux langues. Mais si la préface de 1754 et l'intrigue avaient dissuadé les émules d'insérer d'autres lettres dans le roman, ceci n'est pas vrai pour tous les romans du même genre à une époque où la contrefaçon était pratiquée en toute impunité.

L'Espion du grand Seigneur, où plusieurs langues interviennent dans la dynamique romanesque, témoigne de l'impact littéraire de ce qui est en passe de devenir *l'Orientalisme savant*. Les éditeurs inventent des préfaces où deux langues revendiquent le mérite d'avoir assuré au roman traduit une immortalité littéraire. Si l'édition originale insiste sur l'Arabe, l'Italien, le Latin et le français, celles de Cologne qui se développeront tout au long du 18^e Siècle permettent à l'Anglais d'entrer en lice pour revendiquer le mérite d'avoir doté le roman d'une certaine notoriété. La version française, qui dans les éditions du 17^e Siècle, est parue à la même date que l'édition italienne, est déclassée par l'anglais. Ainsi, la version du *manuscrit trouvé* proposée dans la préface particulière de *l'Espion dans les Cours*.... tait volontairement l'aspect encomiastique de l'ouvrage :

Aussi content de la traduction italienne que l'italien l'avoit été des Manuscrits Arabes, il crut devoir à sa nation la même déférence que celui-ci avoit eue pour la sienne. Pour cet effet il écrivit à un fameux Libraire de Londres, auquel il fit l'anatomie du livre, et offrit de le lui envoyer pourvu qu'il voulut en faire faire la traduction par une personne qu'il lui nommoit. Le Libraire accepta le parti: le livre fut envoyé, traduit et imprimé; et c'est sur la traduction Angloise qu'on a fait celle-ci. On y a apporté toute la fidélité possible, et l'on ne s'est donné qu'autant de liberté qu'il en falloit pour ne pas parler Anglois en François. On a ajouté, pour la commodité du Lecteur un Sommaire à la tête de chaque Lettre, et l'on a retranché certaines prières à la Turque qui revenoient souvent, et qu'on n'a regardé que comme des répétitions inutiles.¹³

La proposition de la version Anglaise comme original de cette traduction redistribue les rôles qu'assumaient les langues dans l'édition de 1684. Si les spécialistes s'appuient sur les manuscrits italiens des trois premiers volumes pour attribuer avec certitude l'édition de 1686 à Marana, le passage cité relègue la langue italienne à un statut de langue fictive au même titre que l'arabe. Comme les connaissances en langue arabe ont permis à l'immigré génois de faire changer de langue à ces *Mémoires* et de rendre possible l'édition de l'ouvrage, le traducteur de *l'Espion dans les Cours*, attribue à l'édition italienne le même rôle que Marana confie au manuscrit arabe. Le traducteur suit le même parcours que l'immigré génois. Or malgré cette place de l'édition italienne, le préfacier ne manque pas de

¹³ *L'Espion dans les Cours des Princes Chrétiens*.... (6 volumes in-12) tome premier, Cologne, chez Erasme Kinkius, (13^e édition) 1710. Préface particulière.

se trahir et de faire l'amalgame entre l'Italien et l'arabe. En effet, si l'édition française repose essentiellement sur la traduction qui, elle-même, doit tout à la première édition italienne que le voyageur Anglais reçut des Mains de Jules de Médicis, le traducteur français ne se prive pas de faire des remarques et des critiques qui touchent directement la version arabe. Or la suppression des prières à la turque qui formaient une répétition gênante n'a pas lieu d'être puisqu'elle est censée avoir été accomplie par le traducteur italien qui a eu seul un droit de regard sur le manuscrit arabe. Mais ces modifications se révèlent délicates dans la mesure où elles ne sont pas tributaires de la seule préface apocryphe. L'Espion revient constamment sur son érudition et sur son humanisme ; ce qui rend délicat l'intervention d'une seconde main pour déranger l'ordre des langues ou en rajouter une nouvelle.

Incarné par la sentence de Saint-Augustin, le Latin contribuera à déjouer toute la prudence de l'Espion pour s'assurer de l'anonymat dans un milieu qu'il savait hostile. Le personnage s'attarde sur ses rapports à la langue latine dont la fonction romanesque se révèle double. Avant de le trahir, elle a été d'abord l'instrument de sa réussite. Acquis dans la servitude et la douleur, la langue latine est porteuse d'une charge culturelle nécessaire au comportement de l'espion et au bon fonctionnement du masque. Mahmut applique la même démarche qui vaudra quelques années plus tard tant d'éloges à d'Herbelot mais dans le sens inverse. Ses nombreuses veillées à Palerme malgré les réticences d'un maître peu enclin à l'étude et au savoir, n'étaient pas du temps perdu. En venant à bout de toutes les réticences, il acquit le savoir nécessaire non pas à une dispute ouverte mais à la comparaison des religions et à la relativité des connaissances. La décision de se faire passer pour un prêtre nécessite une maîtrise de soi qui va au-delà du changement de costume annoncé dans la lettre I. Un ecclésiastique est censé faire valoir un savoir qu'il ne peut posséder qu'en maîtrisant la langue où il est exprimé. La lettre XLV prouve que le déguisement n'est efficace que s'il est secondé par un savoir digne des plus grands humanistes de l'époque. Si l'agent de la *Sublime Porte* fait bonne figure lors de la première rencontre avec le Cardinal de Richelieu c'est parce qu'il incarne bien cette nouvelle vision humaniste annoncée par Henry Laurens. Le stratagème imaginé par le Cardinal produit l'effet inverse. Le préambule de la lettre laisse entendre que la convocation du ministre est un signe avant-coureur de l'échec de la mission d'espionnage.

Le Cardinal de Richelieu m'a fait venir en sa présence, et cependant je vis encore. Il n'a rien entrepris contre ma vie, ni contre ma liberté: il

m'a fait le même honneur qu'il a accoustumé de faire aux ecclésiastiques : il croit que je suis de Moldavie : il m'appelle Tite et il n'a point découvert qui je suis. Il semble au contraire qu'il ait envie de me traiter encore mieux, supposant que je hay fort les turcs, et peut-être tirerai-je de lui quelque présent pour luy avoir déjà servi d'interprète. (Volume II, Lettre LXV, 201-202)

Quand on connaît le caractère adulateur du roman et les visées encomiastiques de Marana, on ne peut que relever l'image avantageuse dont jouit le ministre de Louis XIII. Le passage admet ainsi plusieurs interprétations et le premier sens qui s'offre au lecteur dégage bien le paradoxe entre la modération de ce ministre et le pouvoir arbitraire du destinataire de la lettre. Mais ce sens premier s'effrite pour permettre à la maîtrise des langues de manifester son importance dans cette confrontation par intelligences interposées. Le premier contact se place sous le signe de la méfiance et les questions du Cardinal n'ont rien d'une civilité d'usage : *Tite que fais-tu dans Paris? Quelles affaires as-tu dans cette ville, et quel est véritablement ton pays?* (XLV, 203). Elles risquaient de déstabiliser l'agent et de le contraindre à dévoiler sa vraie identité. Avant donc de lui confier une mission couverte par le secret d'Etat, le ministre le met d'abord à l'épreuve. Sans le faire exprès, le Cardinal en fait un agent double et la maîtrise de langues un relai incontournable dans la transmission du savoir. Mahmut joue le même rôle que d'Herbelot, mais le contexte romanesque dans lequel il évolue assure à sa mission une importance beaucoup plus complexe dans la mesure où tout en exauçant les vœux du Ministre, il n'oublie pas en retour d'être utile à sa patrie. L'ordre du ministre permet au contenu du mémoire de changer de langue, mais la perspicacité de l'agent empêche la traduction de retourner cette vérité contre la Sublime Porte. En le chargeant de cette mission, Richelieu lui accorde un droit de regard sur un document dont le contenu sera aussitôt transmis à Constantinople :

Il me commanda ensuite d'entrer dans un petit cabinet où il me dit que je trouverois un de ses Secretaires qui me prieroit de quelque chose; aussitôt que j'y fus entré, le Secrétaire me présenta un Manuscrit Turc pour le traduire en Latin ou en Italien, si je ne le pouvais pas faire en françois. Je traduisis aussitôt cet écrit en Latin, et je vais te dire ce qu'il contenoit très sage Ministre et Gouverneur du Grand Empire des véritables fidèles. (pp. 204-205).

Avant de parvenir au lecteur, le Mémoire traitant du différend entre les cordeliers et les Grecs au sujet de la garde du tombeau du Christ, est passé par

plusieurs étapes qui confirment bien cette collaboration entre les langues voulue par Marana. En confiant à l'Espion qui se fait passer pour un ecclésiastique la traduction du document qui touche directement les intérêts français dans la terre sainte, le Cardinal n'avait sans doute pas intérêt à en rompre le sceau du secret ou à le mettre entre les mains des décideurs de la Sublime Porte. En effet, le Mémoire présente les factions chrétiennes sous un jour peu glorieux. Si Richelieu se sert de l'érudition de l'Agent pour l'interpréter, le profit est en réalité triple. En faisant passer le contenu du Turc au Latin, Mahmut rend le même service que Barthélémy d'Herbelot rendra aux siens en partageant avec eux ses connaissances. Mais contrairement à la *Bibliothèque orientale*, l'intérêt de la version Latine s'arrête là. Le personnage de Marana procède immédiatement à un compte rendu en arabe qu'il envoie à Constantinople. Cette version arabe assure à l'anecdote sa célébrité puisque c'est elle qui a été trouvée parmi les papiers abandonnés par l'Espion et traduits par Marana. Cette indépendance de l'information par rapport à la langue dans laquelle elle a été préalablement formulée confirme ce rôle double qui revient aux langues dans le roman. En traduisant le Mémoire en Latin l'agent satisfait pleinement le désir du Ministre. Mais en donnant un rapport en arabe, il entendait mettre cette autre face de sa personnalité à l'abri des regards indiscrets. Mais c'était sans compter sur la perspicacité de l'émigré génois qui a permis au lecteur français de jeter un regard sur le document en le faisant définitivement passer de l'arabe en italien d'abord et en français ensuite.

La connaissance des langues comme atout nécessaire au gain d'une partie d'espionnage sera reprise dans la préface pour permettre au manuscrit arabe d'accéder à l'édition. Mahmut agissait en toute tranquillité tant qu'il n'a trouvé sur son chemin aucun personnage capable de lui opposer un savoir comparable au sien pour mettre en échec ses manœuvres d'espion. En débarquant à Paris le personnage italien sonnera le glas de cette réussite. En effet, ce personnage qui jouera un rôle crucial dans la longue préface comble cette lacune qui avait jusqu'alors profité au personnage turc. Si le grec savant et le latin lui ont rendu de grands services dans le rôle qu'il était contraint d'endosser à Paris, l'émigré génois devra sa notoriété au fait que l'Arabe ne lui était pas étrangère. Le manuscrit abandonné lui a livré du premier coup d'œil le secret qu'il gardait jalousement :

L'étonnement de l'Italien fut encore plus grand, quand il connut après avoir considéré ces caractères avec attention qu'ils estoient Arabes dont la langue ne luy estoit pas tout-à-fait inconnue. Ce qui fit qu'il découvrit bien tost dans ces écrits qu'on y traitoit d'affaires

d'Etat, qu'il y avoit des Relations de paix et de guerre, qu'on y lisoit presque toute l'Histoire du Cardinal Jules Mazarin, qu'on y parloit des derniers mouvements de la France et des actions les plus considérables de LOUIS LE GRAND et enfin des affaires des Chrétiens jusqu'en l'an 1682.

L'œuvre ne doit le jour qu'à une heureuse rencontre entre une langue censée être ignorée et une intelligence suffisamment perspicace pour en déchiffrer le contenu. Mais entre les deux, la langue latine est là pour faciliter la tâche au curieux génois. Comme la langue latine, elle-même, a cessé depuis longtemps d'être pratiquée par un grand nombre de lecteurs, le recours à l'italien et au français pour mettre le contenu à la disposition des lecteurs devient une nécessité. Cette hiérarchie des Langues est cautionnée par l'intrigue romanesque. Marana n'oublie pas, en bon adulateur de flatter ses nouveaux protecteurs. En tendant le manuscrit des cordeliers au turc il lui laisse le choix de la langue dans laquelle il désire l'interpréter. Mais ce choix est soumis à une hiérarchie où les langues ne sont pas considérées sur le même pied d'égalité. L'idéal serait de le faire en français ou en latin et l'Italien ne vient qu'après la langue nationale et celle de l'Eglise.

L'auteur génois réhabilite une pratique qui avait accompagné le roman à ses débuts et d'où le genre tire l'essence même de son appellation. Il serait bon de rappeler, en effet, que par roman on désignait d'abord, non pas une création littéraire mais la version française d'un ouvrage étranger. Parallèlement à cette présence de deux langues pour réaliser un roman, en se faisant passer pour un simple intermédiaire, le traducteur, vrai ou prétendu, s'assigne une tâche esthétique et morale et invite le lecteur à ne plus voir en l'écrit un simple produit de l'imagination. La langue arabe est un élément intéressant dans le dispositif du masque : un agent secret qui par prudence se passait même des services d'un valet, ne pouvait s'aventurer à rédiger des mémoires aussi compromettants en une langue accessible à un large public. Le rapport entre les langues se déclare très tôt : le départ précipité auquel était contraint l'agent l'avait empêché de mettre ses livres dans ses malles. Certes, les exemplaires ne brillaient pas par leur nombre mais par la qualité. En effet, le fait de mettre côte à côte un exemplaire de Saint-Augustin et un exemplaire du *Coran* dit déjà le rapport que l'auteur entend privilégier entre les deux langues. Il faut rappeler que la langue arabe assure aux lettres de l'Espion plus de sécurité, le latin est destiné à une double tâche : la sentence de Saint Augustin est le talent d'Achille par lequel le manuscrit sera entamé. L'autre remarque touche le rôle que le hasard confie au traducteur. On n'est pas, en effet,

face à un traducteur assure la transition entre deux langues sans se soucier de la véracité du contenu. En passant d'un manuscrit arabe supposé à un livre traduit et édité en français, le manuscrit passe d'abord l'épreuve de la vérification.

Cet examen a la vertu de présenter le roman comme une autre façon d'approcher l'histoire. En faisant passer ce témoignage de l'arabe en français après l'avoir préalablement vérifié, le préfacier propose les témoignages de l'Espion et par conséquent le travail du romancier comme plus crédibles que ceux des historiens qui sont rarement témoins oculaires des faits racontés. Ou alors quand ils le sont, ils sont plus soucieux de soigner l'image des puissants personnages que de donner une version fidèle des faits. Le travail de l'éditeur fictif devient donc intéressant dans la mesure où, émanant d'un personnage hostile à la France, ce dernier n'avait aucun intérêt à amplifier les vertus du pays ni celle de ses rois et de ses ministres. Pour reprendre une idée à Didier Masseau, le préfacier fictif n'entend pas s'appuyer sur le passé [...] pour défendre le pouvoir en place ou légitimer une famille princière » (Masseau, 2010, p. 163), mais de décrire des événements récents pour prouver cette même légitimité qui se soutient toute seule. Le romancier déclare ouvertement ses intentions de situer la vérité entre deux et de ne plus la faire dépendre de la seule histoire. Pour intéresser le lecteur et montrer le peu de crédibilité des historiens, le préfacier déclare :

Lisez mon cher lecteur ce que je vous donne sans craindre de vous ennuyer, et d'être trompé. Comme les auteurs chrétiens d'aujourd'hui ne songent pour l'ordinaire qu'à faire des panégyriques, dont ils espèrent des récompenses ; il y a toujours sujet d'appréhender de ne pas trouver la vérité dans leurs écrits. L'intérêt et la passion font passer de bons Princes pour des tyrans comme on donne souvent à la postérité des princes injustes pour les modèles de la justice et de la clémence. Ce qui fait que les Histoires qui sortent d'une source si corrompue servent souvent comme de Champ de Bataille aux Ecrivains Modernes, où les uns et les autres combattent à qui mieux déchirera la vérité ; les uns en rapportant mal les choses qu'ils ont entendues, et les autres en faisant de pires rapports de celles dont ils ont été les témoins.

Ce contact entre deux langues sert à contester, même sans le dire, une version officielle de l'histoire pour en proposer une alternative plus authentique. Le passage de l'arabe au français ne doit pas être identifié à la traduction : en

s'arrogeant le droit de vérifier les informations contenues dans le livre, le préfacier ne prétend pas reproduire fidèlement le texte original. Les deux langues cohabitent mais nourrissent mutuellement une certaine méfiance. La langue imaginaire dans laquelle la première version du roman est censée être rédigée, vise à empêcher un lecteur non autorisé à prendre connaissance du contenu de la correspondance. Le roman maintient donc le concept de la langue au centre de sa définition. Le genre exige non pas une création mais la mise en Français d'un texte emprunté à une autre langue.

Sans chercher à opposer deux manières de voir le monde ni à dire laquelle des deux est préférable, le traducteur génois s'impose comme le seul capable de briser le secret du. Si la découverte est redevable au seul hasard qui a élu pour domicile au préfacier la chambre dans laquelle logeait le héros du roman, les quelques notions d'arabe qu'il possédait¹⁴ avaient fait de lui le personnage idéal pour faire sortir le manuscrit de l'anonymat dans lequel il sombrait et en faire une découverte digne d'attention. Sans en avoir l'intention, le préfacier se voit hissé au rang d'un personnage intermédiaire sans lequel la transmission du savoir, gênée par l'obstacle de la langue, ne pouvait continuer à fonctionner normalement. Mettre la correspondance de l'Espion à la disposition du lecteur et notamment à celle des décideurs devient une obligation morale dont le traducteur doit obligatoirement s'acquitter. Le projet exposé dans l'*avis au lecteur* n'est pas sans rappeler la mission à laquelle s'attelaient les anciens romanciers qui réservaient à l'antiquité et aux langues savantes un traitement peu cavalier. En effet, le prologue du *Roman de Troie* en dit long sur le rapport ambigu que connaissent deux langues au moment où le contenu d'un écrit s'apprête à quitter une langue agonisante pour se vivifier au contact d'une autre qui s'impose comme la langue d'avenir. La traduction, vraie ou supposée est rarement suscitée par de bonnes intentions : Benoist de Sainte Maure ne suit les enseignements de Salomon et n'entame la traduction de *l'histoire de la guerre de Troie* qu'avec la conviction que la version découverte par Cornelius neveu de Salluste au moment où il s'attendait le moins est plus vraisemblable que celle imposée par la renommée d'Homère. Le passage entre deux langues crée un foyer de tension à multiple visages. En effet, en se recommandant de la sagesse de Salomon, Benoist de Saint Maure fait du passage de *l'histoire de la guerre de Troie* de la langue latine à la langue romane (française) une obligation religieuse. Il marche en cela sur les brisées de Cornelius

¹⁴ Remarquons que pour plus de crédibilité, les Editeurs de Cologne en font un fin connaisseur en cette langue : *Et comme il avoit une parfaite connoissance de cette langue, il les parcourut négligemment et découvrit qu'il y étoit parlé d'affaires d'Etat*. Préface particulière.

qui n'avait décidé, nous dit le poète médiéval, de sortir le manuscrit de Darès de l'armoire dans laquelle il a été longtemps oublié, que pour le traduire en Latin et lui assurer une seconde jeunesse. Benoist De Sainte-Maure promet le même cheminement. Mais si à l'époque de Cornelius la langue latine, alors langue de la Cité romaine était seule capable d'assurer aux témoignages de Darès une continuité et une immortalité littéraire, cette langue finit par subir au XIII^e Siècle le même sort que la langue grecque à l'époque de Cornelius. Comme l'Europe occidentale se substitue doucement mais sûrement à la civilisation romaine, la langue romane devient la plus répandue et la seule capable d'assurer aux mêmes témoignages une heureuse postérité.

Le profit est là aussi double. En œuvrant de la sorte, il préserve le savoir contre l'oubli et se constitue en maillon intéressant dans la transmission du savoir. Une comparaison entre Marana et Benoist de Sainte-Maure met bien en évidence le fait que si les convictions changent, les procédés restent les mêmes. La version française de *la destruction de Troie* soulève un ensemble de faits où la question de l'entre-deux est omniprésente. Tant que le texte de Darès était resté oublié dans un coin de la bibliothèque sans que personne ne fasse attention à lui, la vérité était une et indivisible. Tous ceux qui voulaient se renseigner sur la destruction de la ville mythique devaient se remettre aux témoignages d'Homère. Le passage de la langue latine à la langue française place la vérité historique entre deux sommités, tous deux présentées comme versés dans les sept arts. La destinée du livre de Darès ressemble étonnamment à celle de l'Espion Turc. En effet, les circonstances ayant permis ce passage de l'anonymat à la célébrité seront reprises, peut-être inconsciemment, par l'auteur génois :

*Après lonc tems que ç'ot esté, // Que Rome ot ja piece dure
El tems Saluste le vaillant, // Que l'on teneit si à poissant
A riche, a pro de haut parage // E a clerc merveillos e sage
Cil Sallustes, ce truis lisant // Ot un nevo fortement sachant :
Cornelius ert apelez, // Des letres sages et fondez.
De lui esteit mout grand parole : // A Athenes teneit escole.
Un jor quereit en un Aumaire // Por traire un livre de grammaire :
Tant i a quis e reversé // Qu'entre les autres a trové
L'estoire que Daire ot escrite // En grecque langue faite e dite.
Icist Daire dont ci oëz // Fu de Troie nourriz e nez ;
Dedenz esteit, onc n'en eissi // Desci que l'oz s'en departi,*

*Mainte proëce i fist de sei // E a assaut e a tornei.*¹⁵

Le traducteur expose tous les alibis qui font d'Homère un témoin peu crédible : le fait qu'il soit né cent ans après la fin de la guerre de Troie n'accrédite pas son témoignage. L'autre alibi, propre au Moyen-âge consiste à sanctionner cette ingérence du divin dans les affaires humaines. Bien qu'Homère ne fasse combattre auprès des grecs que des divinités païennes c'est quand même vu comme un manque de respect à l'égard de la divinité.¹⁶ Si Benoist de Sainte Maure rappelle à la mémoire tous ces points qui discréditent Homère, c'est pour présenter ses efforts de faire parler Darès en langue romane comme une entreprise visant à priver Homère du monopole de vérité. Cette dernière, au lieu de continuer d'être une et indivisible deviendra double. L'autre point avancé pour promouvoir son œuvre et qui sera massivement repris par Jean Paul Marana consiste à faire dépendre cet entre-deux dont jouit désormais la vérité étroitement du contact entre les deux langues. Tant que le manuscrit de Darès dormait dans l'armoire d'où Cornelius neveu de Salluste l'avait sorti, Homère n'était pas inquiet : il restait la seule source de vérité. Mais sortir le manuscrit de Darès de *l'Aumaire* s'accompagne d'un passage d'une langue que personne n'entendait plus vers une langue capable de divulguer l'autre version de la vérité historique. Le traducteur médiéval qui fait passer l'ouvrage du latin au français ne manque pas de vanter toutes vertus qui donnent l'avantage à Darès sur Homère : contrairement à Homère, Daire n'est pas seulement contemporain de la guerre de Troie, mais ayant habité la cité détruite par les grecs, il avait pris part aux hostilités aux côtés des siens et ne l'avait quittée qu'après sa destruction totale¹⁷.

Afin que les bienfaits de la science puissent continuer à éclairer l'humanité, ce contact entre les langues est donc indispensable. L'auteur dépositaire d'un savoir n'est pas en droit d'en faire un usage strictement personnel mais veiller à ce que les autres puissent également en tirer profit. Et comme la maîtrise de la Lettre était le principal obstacle devant la transmission du savoir, le passage d'une langue à une

¹⁵ Salluste qu'on tenait pour un personnage si puissant, si riche, si preux, si sage et de haute noblesse avait un neveu nommé Cornelius. Ce dernier dont la renommée de Lettré était très grande tenait une école à Athènes. Un jour qu'il cherchait un livre de grammaire, il avait tant remué et renversé les livres qui se trouvaient dans une armoire qu'entre autres il a trouvé l'Histoire que Darès avait écrite en grec. Ce Darès dont vous entendez parler est né et grandi à Troie où il a fait tant de prouesse et donné tant d'assaut qu'il ne quitta la ville qu'avec le départ de la grande armée.

¹⁶ *Dampner le voustrent par reison // por ço qu'ot fait les damedeus // combattre o les homes charneus.* Vers 60-63.

¹⁷ *Icist Daires dont ci oëz // fu de Troie nourris et nez // dedanz esteit onc n'en eissi // Desci que l'Oz s'en depatrti // Maintes proëces i fit de sei // E a assaut et a tornei.*

autre se pose comme la seule solution pour permettre à ce savoir de continuer à accomplir la mission pour laquelle il a été conçu. Après avoir expliqué le rôle bénéfique de la transmission du savoir dans la fructification de la science, l'auteur avoue être animé par le même désir afin de permettre à ceux qui ne sont pas versés dans les Lettres latines de profiter de la version Romane.

*E por ço me veuil travailler
En une estoire comencier
Que en Latin ou jo la truis,
Si j'ai le sen e se jo puis,
jo voudrai si en romanz metre
Que cil qui n'entendent la letre
Se puissent deduire el romanz (vers 33-39)¹⁸*

Mais là où les romanciers du XIII^{ème} siècle voyaient une mission religieuse, ceux des Lumières ne trouvaient qu'une stratégie de dissimulation littéraire. En passant du XIII^{ème} au XVIII^{ème} siècle, le contact des langues change de signification. Dans le préambule du *Roman de Troie*, Benoist de Sainte-Maure n'omet aucun moyen pour mettre en valeur cette mission qui incombe désormais au romancier. En se recommandant directement de Salomon, le clerc se veut le garant de la vérité. C'est parce que cette dernière est menacée par la réputation d'Homère, Benoist de Sainte-Maure n'épargne aucun moyen pour montrer que son témoignage ne peut en aucun cas jouir d'une quelconque crédibilité et les passages qui portent préjudice à cette vérité ne manquent pas. Comme il n'y a rien de mieux à faire, pour contrebalancer la version d'Homère, que de mettre à la portée du lecteur la traduction d'un texte qui est plus proche de la vérité historique, le romancier médiéval trouve dans *l'histoire de la Destruction de Troie* de Darès la meilleure référence.

Le contact des Langues se révèle donc problématique dans la mesure où les effets qu'il produit échappent au contrôle de ce qui en ont été les artisans. Si le roman Epistolaire pseudo oriental dont *l'Espion du Grand Seigneur* est le point de départ, connaît ses heures de gloire pendant une bonne partie du XVIII^{ème} Siècle et joue un rôle non négligeable dans la bataille philosophique, c'est en partie grâce aux efforts des savants qui n'avaient épargné aucun effort pour dévoiler une vérité

¹⁸ Et pour ce, je voudrais commencer, si mes capacités intellectuelles me le permettent, la traduction française d'une histoire que j'ai trouvée en latin afin que ceux qui ne sont pas versés dans les Lettres latines puissent en tirer profit. C'est nous qui traduisons.

cachée. Leurs intentions étaient bonnes, mais en tenant à défendre la religion et l'ordre établi, ils fournissent aux sceptiques les armes qu'il faut pour les détruire.

Références bibliographiques

Anonyme (1710). *L'Espion dans les Cours des Princes Chrétiens.....* (6 volumes in-12, tome premier). Cologne : Erasme Kinkius, (13e édition).

Argens, J. B. (Marquis d') (1554). *Lettres juives ou correspondance philosophique, historique et critique entre un Juif voyageur en différents états de l'Europe et ses correspondants en divers endroits* (tome premier, Préface du traducteur, nouvelle édition). La Haye : Pierre Paupie.

Herbelot, (Barthélémy d') (1777). *Bibliothèque orientale ou Dictionnaire universel* (Préface d'Antoine Galland, tome premier). La Haye : aux dépens de J. Neaulme et N. Van Daalen Libraires.

Laurens, H. (2004). L'orientalisme français : un parcours historique. In Y. Courbage et M. Kropp (dirs): *Penser l'Orient : Traditions et actualité des orientalismes français et allemand*. Beyrouth : Presses de l'Ifpo. DOI : 10.4000/books.ifpo.175.

Marana, J. P. (1686). *L'Espion du Grand Seigneur et ses relations secrètes envoyées au Divan de Constantinople* (trois volumes in-12). Paris : Claude Barbin.

Masseau, D. (2010). Histoire et Roman au XVII^e Siècle : la querelle des théoriciens. Polémique stérile ou débat fécond ? Dans : *Dix-septième Siècle*, 1(N° 246). pp. 163-176.

Montesquieu, (1975). *Lettres persanes* (Edition de Paul Vernière). Paris : Classiques Garnier.